

Jamie McCloone se leva de son lit, complètement groggy et tout raide à cause d'un lumbago non diagnostiqué.

Jamie n'offrait pas un spectacle très élégant au réveil, surtout après une nuit de beuverie et d'amère insomnie ; une nuit au cours de laquelle il avait rejeté, pleuré et insulté le nom de Jésus, maudit sa mère ainsi que toutes les femmes en général – et les nonnes en particulier – et souhaité que la peste s'abatte sur tous les enfants de moins de dix mois et demi (étant donné que c'était l'âge auquel sa mère l'avait abandonné, dans un sac à provisions de chez Curley's Discount, sur les marches en pierre du couvent des Petites Sœurs de la Charité de Sainte-Agnès, dans la ville de Derry, par une froide matinée de novembre 1934).

Depuis ce jour, il avait toujours eu peur de se réveiller dans l'obscurité oppressante d'un gigantesque pochon, peur de subir une fessée déculottée infligée par une main de femme, peur du tintement des clés et des perles de chapelet, peur de rester enfermé dans des caisses et des toilettes, peur de recevoir en guise de repas un gruau aqueux dans une écuelle en bois et de l'huile de foie de morue à la cuillère. Telles étaient les conséquences de ces événements marquants qui, au fil des ans, avaient creusé de profonds sillons dans la géographie cabossée

de son cerveau ; le rendant incapable d'oublier le tort qui lui avait été fait, méfiant à l'égard des gens et angoissé à la perspective du moindre changement ; le forçant à mener une vie inférieure, pleine de rêves creux et d'espoirs brisés, avec fort peu de joie, fort peu de sens et fort peu d'amour.

Jamie émit un bâillement exagéré, passa une main sur la barbe naissante de ses joues et se pinça l'oreille droite. Cette dernière était légèrement plus haute que l'autre, ce qui lui donnait l'air d'être en permanence tiré vers les cieux par une main céleste. Cette infime malformation avait causé bien des brimades en salle de classe et des regards de travers dans la rue. Alors que les autres garçons rêvaient de trains électriques et de pistolets de cow-boy rutilants, Jamie, lui, rêvait de posséder une paire d'oreilles parfaite.

À présent assis au bord du lit, les yeux baissés sur ses solides pieds de quarante et un ans, il s'interrogeait distraitement sur leur utilité ; en cet instant, il les considérait comme des instruments de maltraitance brutale avec lesquels piétiner la vision de sa mère dont il ne doutait pas qu'elle eût été une vraie garce. Jamie n'était pas un homme violent, mais ce matin-là – peut-être parce que sa gueule de bois était plus sévère que d'habitude – il resta assis plus longtemps, la tête baissée, élaborant sa vengeance imaginaire, tandis qu'au-dehors les oiseaux pépiaient, le coq chantait, le chien aboyait, les vaches meuglaient (elles avaient faim) et le jour se levait, diffusant par la fenêtre les teintes rouges du soleil naissant.

L'horloge du couloir sonna 7 heures, le tirant de ses rêveries. Il se leva péniblement et entreprit de s'habiller.

D'abord, la chemise rouge à carreaux. Puis, son treillis militaire acheté dans un surplus américain, boutonné sur sa bedaine de plus en plus prononcée et attaché

sans raison particulière par des bretelles marron qu'il fit claquer avec un grognement de satisfaction. Ensuite, ses bottes en caoutchouc, encroûtées sous une couche de boue de l'hiver dernier, qu'il rangeait derrière la porte de sa chambre.

Dans l'arrière-cuisine, il remplit la bouilloire cabossée, craqua une allumette sur le brûleur et prit une tasse ébréchée sous une pile de vaisselle dans l'évier crasseux pour se préparer du thé.

Il évoluait dans le logement exigü avec une excessive prudence, comme s'il tenait, en équilibre sur sa tête, un sac de charbon de cinquante kilos. Comme si de fragiles antennes prolongeaient chaque partie de son corps. Comme s'il était constitué d'une matière fragile à manipuler avec soin ou, enfin, comme un funambule sur une corde raide en verre pilé. Jamie McCloone habitait dans la commune de Duntybutt. Il avait hérité de sa tante et de son oncle adoptifs, Alice et Mick, une maisonnette en pierre calcaire d'un étage, avec deux pièces à chaque niveau. Elle avait peu changé au cours de ses cent cinq ans d'histoire. Aucune femme n'avait vécu assez longtemps sous son toit biscornu pour nettoyer et lustrer sa rudesse ; aucun homme au naturel sensible n'y avait jamais pénétré sans retenir sa respiration. Le père Brannigan, prêtre de la paroisse, en mission mensuelle pour collecter sa dîme, hésitait souvent sur le seuil avant de sortir un mouchoir de sa poche pour ne pas le vexer. « C'est la bronchite, Jamie. Elle ne m'quitte jamais, tu sais. C'est ma croix à porter. »

Jamie versa le thé d'une main tremblante et porta la tasse, ainsi que sa carcasse endolorie, jusqu'au fauteuil près de la cheminée inclinée. Il prit un Valium et l'avalala. C'était son unique moyen de défense contre une réalité trop prégnante, contre les souvenirs du passé. La mort

de son oncle l'avait précipité dans les sables mouvants de son enfance. Seuls les cachets l'aidaient à garder la tête hors du bourbier.

Les cris impatients des animaux de la ferme lui parvenaient dans une cacophonie étouffée ; chacun réclamait sa pitance, lui rappelant le travail qui l'attendait.

— J'arrive dans une minute ! cria-t-il. Vous allez bientôt manger, c'est bon.

Il se pencha pour raviver le feu endormi qui se réveilla avec un long sifflement – *l'diable qui s'éveille en personne*, songea Jamie. Sans crier gare, un morceau de charbon en jaillit et glissa sur le sol, ricochant contre le pied d'une table avant d'atterrir sous le fauteuil de Jamie, où il alla rejoindre d'autres débris, grossissant l'amas de détritrus qu'était sa maison. Il reposa le tisonnier sur la cheminée, se rassit sur son siège et regarda ses genoux.

Il avait un accroc au genou gauche de son pantalon. Il l'avait déchiré deux semaines plus tôt sur un fil de fer barbelé en attachant la chèvre au poteau d'un pré à flanc de coteau. Tous les matins depuis ce léger accident, Jamie s'asseyait, examinait le tissu effiloché, passait son index dans le trou et l'agitait un moment en songeant qu'il devrait peut-être coudre un point ou deux avant qu'il ne s'agrandisse. Puis son regard coupable dérivait vers le buffet. Là, adossé contre une assiette au pourtour vert, dormait un étui criard rempli d'aiguilles, taillé en forme de panier de fleurs. Il se rappelait l'avoir acheté à une romanichelle, qui lui avait attrapé le bras après avoir empoché son penny pour lui dire : « Dieu vous r'vaudra ça, mon fils. Y a des ténèbres autour de vous, mais y a aussi d'la lumière si vous la cherchez. »

Ses yeux de bohémienne brillaient sous le soleil de midi et dans sa bouche caverneuse étincelait une dent en or.

Jamie pensa à la vieille femme pendant une minute, avant de se dire que les aiguilles avaient sans doute rouillé depuis le temps. Et quand bien même, où diable trouverait-il une bobine de fil ? De toute façon, il n'y avait que les deux vaches et le cochon pour le voir.

L'esprit tranquille, il soupira et sourit en lui-même, content d'avoir relégué la question du pantalon déchiré, des aiguilles et de la romanichelle dans cette boîte « des-choses-qui-peuvent-encore-attendre » fermée à double tour dans un recoin de sa tête. Une boîte de plus en plus lourde, chargée de négligences insignifiantes et d'intentions louables que le célibataire repoussait sans cesse. Il aurait bien remis le travail de la ferme à plus tard, lui aussi, mais depuis qu'Oncle Mick n'était plus là pour resserrer les clôtures, battre le blé, remplir les abreuvoirs de granulés J. J. Bibby et asséner un coup de canne sur la croupe d'une vache récalcitrante, ces corvées lui incombaient. Une journée de dur labeur l'attendait. Et, comme de coutume, il croyait aux vertus d'un bon repos avant de se mettre en train. Mais le chœur des animaux de la ferme se faisait de plus en plus insistant. Au bout de dix minutes, il se leva brusquement, vida le reste de son thé, passa la tasse sous le robinet, la reposa dans l'évier et retourna dans la chambre pour se préparer.

Les ablutions de Jamie consistaient, en tout et pour tout, à s'arranger les cheveux – ou du moins, ce qu'il en restait – et à se frictionner le visage (au sens strict du terme, se servant de sa main au lieu d'un gant humide). Il baissa les yeux sur l'espèce de miroir tout abîmé posé sur la grande commode et se regarda d'un air consterné. Sa mèche rabattue tombait comme une queue d'ânesse au-dessus de son épaule gauche. Une profonde cicatrice courait de son œil droit jusqu'à sa mâchoire, comme si les larmes de toute une vie y avaient creusé une balafre.

À cause de son long nez et de sa bouche tombante, il ne se trouvait pas beau, mais ses yeux verts pleins de franchise faisaient oublier les imperfections de son visage.

Il soupira devant son reflet. On aurait dit un vieux prophète fou au cuir chevelu irrité. Tous les matins, il éprouvait un pincement de regret pour ses mèches perdues – « *Doux Jésus, mais regarde dans quel état tu es !* » résonnait une voix sèche – avant de s'arranger les cheveux.

Ainsi, abattu et profondément déprimé, il s'empressait d'étaler les précieuses mèches sur son crâne dégarni, les plaquant soigneusement sur le côté avant d'enfiler sa casquette pour tout maintenir en place. Une fois le rituel déplaisant accompli, ce fils de la terre était prêt à affronter la journée.

En semaine, l'hygiène personnelle ne figurait pas dans sa routine quotidienne, si bien que Jamie passait de la chambre à la grange en cinq minutes à peine. Le dimanche matin, cependant, armé d'un rasoir, d'un peigne et d'une bassine d'eau savonneuse, il fournissait un effort tout particulier avant de se présenter devant son Créateur, à la messe.

Il était pourtant loin de se douter, en cette agréable matinée d'été, que lui, Jamie McCloone, allait bientôt déployer de prodigieux efforts de toilette et que son Créateur devrait se satisfaire de la seconde place.

Lydia Devine plia en un rectangle impeccable son chandail gris ardoise au col en V, (50 % d'angora, 33 % de laine et 17 % de polyamide/acrylique) avant de le ranger dans le tiroir inférieur de son chiffonnier, avec une satisfaction circonspecte.

L'année scolaire était enfin terminée et la chaleur de l'été s'engouffrait par la fenêtre de sa chambre. Elle sentait qu'il était grand temps de remiser sa garde-robe d'hiver. Cette prise de conscience, ce moment qui marquait la transition entre les journées fraîches et chaudes, la grisaille et le ciel bleu, entre le travail et la détente bien méritée, était le point d'orgue de l'année pour Lydia. Non qu'elle n'appréciât pas son travail ; au contraire. Ce n'était pas non plus une inconditionnelle de la chaleur ; à vrai dire, elle détestait les coups de soleil. Mais les vacances d'été lui accordaient un peu de temps pour elle, tout simplement pour lire, faire sa correspondance et flâner sur les chemins de campagne.

Elle poussa un soupir d'aise à cette perspective. Le cœur léger et la tête remplie de pensées joyeuses, elle rejoignit d'un pas sautillant le placard en acajou et, telle l'assistante d'un magicien, en ouvrit les portes en grand. À l'intérieur se trouvait une pile de boîtes soigneusement étiquetées contenant les chemisiers et les robes

aériennes bien plus attrayantes, symboles de l'insouciance des deux prochains mois.

Rien ne plaisait davantage à Lydia qu'un environnement ordonné où tout avait une place attribuée. Toutes ces années passées en classe à inculquer aux enfants la propreté et la rigueur, à leur demander de se tenir droits et de ranger leurs bureaux, avaient fait d'elle, par nécessité, une fervente adepte de l'ordre et de la discipline.

Elle prit le temps de s'habiller devant la psyché, ravie que sa silhouette lui permette toujours de se glisser sans effort dans sa robe fourreau. À quarante ans, toujours célibataire, elle se sentait une certaine obligation d'entretenir une silhouette juvénile. Elle savait que les hommes qui ne parvenaient pas à trouver un joli minois optaient souvent, à la place, pour une belle silhouette.

Satisfaite, elle s'assit devant le miroir de sa coiffeuse. À la vue de son visage, elle éprouva comme toujours une pointe d'agacement. Il n'y avait pas grand-chose à admirer. Son nez était trop long, sa bouche et ses yeux trop petits. La ride qui ne cessait de se creuser entre ses sourcils trahissait ses années de métier, à l'écoute des problèmes et des dilemmes de ses jeunes élèves. Ses joues étaient trop rouges, le vent d'hiver ayant sur elles le même effet que le soleil d'été. Qu'à cela ne tienne, elle pouvait pallier ce défaut, comme toujours, avec une couche généreuse de poudre beige Max Factor.

Sa séance de maquillage ne durait pas longtemps. Elle avait lu un jour dans un article cosmétique de Dorothy Dibbit, du magazine *Woman's Realm*, que le rouge à lèvres et le fard à paupières ne devaient servir qu'à accentuer la beauté des lèvres et des yeux, et non à masquer leurs défauts. Elle avait eu la sagesse de retenir ce conseil. Un visage correctement poudré et des



cheveux bien entretenus étaient devenus sa priorité – et les seules améliorations auxquelles elle consentait.

Elle se leva, contente d'elle, lissa sa robe et repositionna le grand tabouret dans l'arrondi de la coiffeuse avant de quitter sa chambre. Elle devait préparer le petit-déjeuner de sa mère.

Quand Lydia entra dans la chambre de cette dernière avec le plateau du petit-déjeuner, vingt minutes plus tard, elle eut la surprise de découvrir la vieille femme déjà assise dans son lit, en train de tricoter furieusement la manche d'un pull à motif jacquard.

Elle avait tendance à opter pour un ton guilleret dès le matin afin d'alléger un peu l'atmosphère, une nécessité à ses yeux. La présence de sa mère lui causait toujours une légère appréhension, comme le jour de la rentrée. Elle posa le plateau devant elle sur le lit.

— Merci, ma chérie.

Elizabeth Devine retira ses lunettes et rangea son tricot dans un cabas en tapisserie à côté d'elle. C'était une courageuse dame de soixante-seize ans, toujours éminemment consciente de son statut de matriarche. Comme sa fille, elle était pointilleuse sur les apparences.

Assise bien droite dans le lit, elle avait l'air d'une poupée du troisième âge, impression que renforçait amplement sa robe de chambre rose layette sophistiquée, ornée de rubans de satin et de rosaces tricotées au crochet. Ses yeux d'un bleu éclatant, qui suivaient les moindres mouvements de sa fille, restaient vifs et alertes, sans aucun signe de cataracte.

Seul son nez aquilin – un trait largement partagé du côté maternel de sa famille et dont Lydia s'estimait heureuse de ne pas avoir hérité – venait gâcher son allure enfantine. Dans sa jeunesse, vue de face, Elizabeth était

une princesse ; de profil, c'était l'une de ces vilaines sœurs typiques du théâtre de pantomime.

— Avez-vous passé une mauvaise nuit ? lui demanda sa fille, soucieuse.

— Le soleil m'a réveillée.

Elle leva vers Lydia un regard accusateur.

— Tu n'as pas correctement tiré mes rideaux hier soir.

— Vraiment, Mère ? Je suis sincèrement désolée. C'est pourtant une belle matinée pour se lever, n'est-ce pas ?

Elle se carra comme d'habitude dans le fauteuil Jonas à côté du lit et attendit que sa mère se plaigne de son petit-déjeuner ou de l'apparence de sa fille. Les deux femmes s'étaient tellement accoutumées à ce rituel – l'une accusait, l'autre défendait – que leur première rencontre de la journée ressemblait à une session animée au tribunal de région.

Ce jour-là, toutefois, ce n'était pas le petit-déjeuner qui était sur la sellette, mais la tenue élégante de Lydia.

— Pourquoi es-tu sur ton trente-et-un ? Tu fréquentes quelqu'un ? Ce proviseur est un homme marié, tu sais.

Elle vit les joues de sa fille virer au rouge sous la couche de poudre protectrice.

La plus grande crainte de Mme Devine était que Lydia se trouve un mari et finisse par l'abandonner. Son cher époux était décédé un an plus tôt. À cause de cette tragédie, et de son âge avancé, elle perdait son emprise sur la réalité. Elle avait le sentiment que sa fille, enfin libérée de la poigne sévère de son père, risquait de s'affirmer en réclamant son indépendance.

Rappeler à Lydia les nombreux défauts du sexe fort semblait la seule arme dont elle disposait dans la bataille pour conserver l'affection de sa fille. Elle saisisait chaque opportunité pour lui asséner ses opinions

acerbes sur la faiblesse des hommes et les désavantages du mariage.

— Qu'ils soient mariés ou célibataires, ils n'ont qu'une chose en tête de toute manière. Écoute bien ce que je dis.

Elle frappa le bout de son œuf d'un coup de cuillère James Eaton, élément d'un précieux service en argent qui lui avait été offert en cadeau de mariage par le Cercle des Dames de Ballinascuddy.

— Si j'ai épousé ton père, c'est justement parce que ces besogneuses obligations de chambre à coucher ne l'intéressaient pas.

Elle plongea sa cuillère dans l'œuf avant de la porter à sa bouche.

— Et si nous avons des relations, c'était uniquement pour...

— Oui, je sais : me donner la vie...

Lydia, qui connaissait la rengaine par cœur, avait directement sauté à la conclusion.

— Voyons, ne sois pas insolente avec ta mère !

— Vraiment, Mère. J'ai quarante ans, je ne suis plus une enfant. Ne serait-il pas grand temps que vous cessiez de me faire sentir coupable d'exister ?

Elle se leva et rejoignit la fenêtre, les bras croisés sur sa poitrine.

— Cet œuf est dur ! Tu sais que je ne peux pas manger d'aliments trop durs à cause de ma digestion.

La colère soudaine d'Elizabeth chargeait l'air d'électricité statique.

— Le docteur Moody me demande de faire très attention.

— Voyons, ça ne peut pas être dur.

Lydia se concentra sur un minuscule passereau qui venait de se poser sur un poteau du jardin.

— Je l'ai laissé quatre minutes comme d'habitude, avec le minuteur de Lettie McClean.

Chaque bibelot de famille et antiquité de la maison de Mme Devine portait le nom de son propriétaire précédent, une coutume qu'Elizabeth tenait de sa mère et qu'elle avait transmise sans le savoir à sa propre fille. Lydia avait été élevée parmi les fantômes de ses aïeux, et elle vivait dans une accumulation invraisemblable de vaisselle et de ramasse-poussière.

— Ah, Lettie McClean, quelle femme ! Et tellement douée de ses mains.

Elizabeth en oublia son œuf pour se lancer dans l'un de ses éternels laïus au sujet de sa vieille amie disparue.

— Elle réussissait tout ce qu'elle entreprenait. Sa pâte feuilletée faisait l'objet de toutes les conversations à la paroisse, et...

Le passereau s'envola brusquement et décrivit un cercle au-dessus du jardin avant de revenir se poser, d'un coup d'ailes, sur le même poteau, son petit poitrail roux palpitant. Lydia s'émerveilla de sa beauté en laissant sa mère bavasser.

— ... c'était le beurre, vois-tu. Un jour, elle m'a dit que son secret était le Kerry Gold. Jamais cet affreux saindoux que tout le monde utilisait. Ses tartelettes aux pommes ont remporté le Harvest Thanksgiving trois ans d'affilée, tu sais.

Sans prévenir, l'oiseau prit son envol et Lydia l'imita. Elle se retourna, agacée de voir le pain grillé et l'œuf presque intacts.

— Mère, je sais tout sur les fameuses tartelettes de Lettie McClean. Je connais cette histoire sur le bout des doigts. Maintenant, prenez votre petit-déjeuner avant qu'il refroidisse. Je dois y aller.

Elle s'était exprimée d'une voix forte, sans se laisser décontenancer.

— Je n'en veux plus, déclara Elizabeth sur un ton de défi, en repoussant son plateau.

— Vraiment, Mère, vous n'avez rien mangé. Toute cette bonne nourriture gâchée.

Elizabeth fit de son mieux pour éluder le reproche condescendant. Comme les temps ont changé, songea-t-elle, les yeux embrumés de larmes. La femme mature devant la fenêtre n'était plus l'enfant qu'elle avait aimée à la folie. En grandissant, Lydia lui avait échappé, elle avait passé l'âge des queues-de-cheval et des chaussettes montantes, des poupées et des livres de coloriage ainsi que de ces histoires du soir qui l'aidaient à s'endormir. Oh, comme sa mère regrettait cette époque ! Quand elle était la reine des fées, la seule capable d'ouvrir les portes de l'imaginaire et de créer un peu de magie dans le monde de la fillette. Quand elle avait le pouvoir d'aider sa fille à croire aux rêves.

Elle devait absolument se maîtriser. S'efforçant de rester stoïque, elle chercha ses lunettes dans son petit sac en tapisserie.

— Tu ne m'as toujours pas expliqué pourquoi tu étais aussi élégante, dit-elle en retrouvant son air revêché.

— Mère, c'est le premier jour de mes vacances d'été. Avez-vous oublié ? Je me suis habillée car j'en avais envie. Parce que je suis libre.

Elle se tourna vers la fenêtre.

— Enfin, en quelque sorte, ajouta-t-elle avec mélancolie.

— Très bien, dans ce cas, tu peux m'accompagner chez le coiffeur. Il y a cette excursion organisée par l'Institut des Femmes jeudi et j'ai promis à Béatrice

Bohilly que je ferais un effort de toilette, ne serait-ce que pour honorer le souvenir de ton cher père.

Elle plaqua ses deux mains sur ses cheveux, comme pour s'assurer qu'ils étaient toujours là.

— Il aimait que je sois parfaite, continua-t-elle. Et il n'approuverait certainement pas cette teinture mauve. Mais tu sais qu'il pouvait se montrer très strict par moments, ton père, surtout en ce qui concernait les atours des dames ; le rouge à lèvres était pour les catins de Rome et les bijoux pour les duchesses, et...

— Dans ce cas, je suppose que vous voulez vous préparer au plus vite. Je reviens dans une minute.

Lydia s'empressa d'emporter le plateau, craignant d'être prise au piège de l'une de ces toiles inextricables que tissait sa mère avec ses souvenirs.